



le magazine du campus de l'UNIL | le savoir vivant |

l'uniscope

REPORTAGE

**Stratégies reproductives
chez les chevaux**
(p. 4)

SAVOIRS

**Un colloque sur
les fake news**
(p. 9)

Fine fleur des Alpes vaudoises

Aline Buri étudie la manière dont les plantes et les sols qui les accueillent évoluent ensemble dans le temps. Reportage bucolique dans le vallon de Nant, au-dessus des Plans-sur-Bex. (p. 16)

Image du mois

L'UNIL A OUVERT SES PORTES cette année sur le thème du « Vivre-ensemble ». Près de 10'000 visiteurs, dont 2300 écoliers vaudois, ont eu plaisir à participer aux trente-quatre animations proposées, dans le cadre des Mystères de l'UNIL, par 300 collaborateurs et scientifiques de l'UNIL.

F. Imhof © UNIL



Le chiffre

201 Le nombre de personnes qui ont reçu leur diplôme fédéral de médecin le 25 mai dernier à l'UNIL, lors d'une cérémonie officielle. Parmi elles se trouvent 125 femmes.



RETROUVEZ-NOUS
SUR INSTAGRAM

www.instagram.com/unilch



Edito

de **Francine Zambano**
rédactrice en cheffe

L'uniscope d'été s'ouvre avec un reportage au haras d'Avenches, où des chercheurs de l'UNIL et de l'Institut suisse de médecine équine étudient les stratégies reproductives des chevaux. On y apprend notamment qu'une fois leur dévolu jeté sur un partenaire,

les femelles sont intégrées à son « harem » durant 62 heures.

Changement de registre avec un article consacré à Attilio Bernasconi, doctorant du professeur en anthropologie Mark Goodale, qui revient d'un séjour en Colombie parmi des guérillas qui résistent à l'armée.

Place ensuite à un sujet qui annonce un colloque international sur les *fake news* organisé par trois professeurs du Centre de droit public de l'UNIL. Puis Antoine Refondini, doctorant en droit, évoque la thèse qu'il consacre à la réparation du

préjudice écologique. Une rencontre avec un étudiant en lettres figure au sommaire de votre magazine. Thomas Flahaut, auteur d'un premier livre remarqué et antenne romande de l'Association des Autrices et auteurs de Suisse AdS, se prête au jeu du questions-réponses.

De son côté, doctorante en sciences sociales, Audrey Linder consacre une thèse au parcours de réinsertion de patients souffrant de pathologies psychiques. Interview.

Par ailleurs, une de nos rédactrices a suivi deux biologistes

Les uns et les autres

FLORIAN JATON, DOCTEUR ÈS SCIENCES SOCIALES, a reçu vendredi 1^{er} juin le prix de la Société académique vaudoise lors de la cérémonie du Dies academicus. Cette distinction lui a été remise pour la thèse qu'il a réalisée à l'UNIL, portant sur l'analyse de la fabrication d'un algorithme. « Un

travail de terrain, de nature véritablement ethnographique que Monsieur Jaton a mené au sein d'un laboratoire informatique, au cours duquel il a pu capturer et analyser les processus de création et d'interactions chez les mathématiciens et les informaticiens, sans répugner à mettre les mains dans le code », précisait le vice-recteur à la recherche François Bussy. Ce prix s'accompagne de la mention « lauréat de l'Université pour une thèse audacieuse, dont la clarté et la maîtrise de la démarche analytique sont exceptionnelles et qui, grâce à une enquête rigoureuse, une recherche exigeante et une écriture vivante, constitue une contribution majeure à l'étude sociale du numérique ».



F. Imhof © UNIL

Lu dans la presse

« Les générations de la Fête des vigneron n'existent nulle part ailleurs. Le fait de ressortir des photos, des vidéos ou des souvenirs d'une édition contribue à façonner ses effets. »

Dominique Vinck, professeur à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne dans le 24 heures du 2 juin.

Entendu sur le campus

« On s'pèch' 17! »

Prise de rendez-vous estudiantine devant la Banane.

Petite astuce

PROFITEZ DE L'ÉTÉ POUR SILLONNER DORIGNY LE NEZ EN L'AIR ET SIGNALER LES OISEAUX que vous observez via la plateforme de la Station ornithologique suisse **ornitho.ch** ou l'application **NaturaList** (disponible sur Android uniquement). Les données récoltées serviront à enrichir un inventaire de la biodiversité du campus mené par des biologistes du Département d'écologie et évolution.



D. Salvatore © UNIL

qui mènent actuellement une étude dans toutes les Alpes vaudoises pour comprendre comment les plantes et, surtout, les sols dans lesquels elles poussent ont évolué dans le temps.

Enfin, une journée de formation continue destinée aux enseignants d'anglais au secondaire s'intéressera au Moyen Âge et à la manière dont il peut servir de point d'accès à des questions d'actualité. Lisez les explications de Boris Vejdovsky. Et ne manquez pas le Tac au tac de Nicolas Perrin, professeur au Département d'écologie et évolution, qui donne sa leçon d'adieu le 21 juin.

Campus durable

QUEL EST L'IMPACT ENVIRONNEMENTAL DES ACHATS DES CAFÉTÉRIAS DE L'UNIL?

C'est la question à laquelle a récemment répondu Beelong, un outil d'évaluation développé à l'Ecole hôtelière de Lausanne. Dans les grandes lignes, les résultats soulignent la saisonnalité des fruits et légumes parmi les points forts. Peut mieux faire en ce qui concerne la provenance des viandes, des poissons et des produits manufacturés. Au final, Beelong attribue une note de **C – (de G à A) aussi bien aux restaurants universitaires qu'à SV Group.**

BRÈVES



OFFRES D'EMPLOI SUR LE PORTAIL ALUMNIL

Plus de 350 offres d'emploi spécialement sélectionnées pour les diplômés de l'UNIL sont mises en ligne chaque année sur le Portail ALUMNIL. Programmez une alerte dans votre profil et vous serez informés par mail dès la publication d'un poste susceptible de répondre à vos critères. Pour en savoir plus : www.unil.ch/alumnil.

LOUP, Y ES-TU?

L'Interface sciences-société et son laboratoire public L'éprouvette ont été distingués par le Réseau romand Science et Cité pour le projet de médiation scientifique «**Ménager la chèvre et le loup**». Son but : «déployer la problématique du loup dans notre société, afin de l'approfondir, puis éventuellement de la dépasser, à la lumière des apports scientifiques les plus pertinents», selon ses porteurs.



© D. Trotta

Terra academica



DIVERS AUTEURS (DONT CHRISTIAN GROSSE, PROFESSEUR À L'UNIL) évoquent la vie quotidienne à Genève entre 1517 et 1617. La messe est supprimée en 1535 (on «purifie» les lieux, on donne des hosties aux chiens et aux chevaux...), l'Hôpital général est créé par le Conseil général et la Réforme adoptée en 1536 par la même assemblée. Calvin (1509-1564) ne peut s'installer définitivement qu'en 1541. Les rescapés français affluent. Le Collège de Genève est inauguré, le médecin espagnol Michel Servet brûlé (1533). «Post tenebras lux», vraiment? Plutôt oui : lectures, chants, accueil des orphelins, des réfugiés, des pauvres passants... Plutôt non : les danseurs, les femmes «adultères», les homosexuels, notamment, sont brimés et menacés parfois de mort. L'examen est celui des doctrines et des décisions à l'aune de la Bible, pas (encore) du texte sacré lui-même. Beau livre illustré, *L'impact de la Réforme sur la vie quotidienne à Genève* (La Baconnière) se lit facilement. Un vrai plaisir (modéré comme il se doit).

QUI A GAGNÉ?

Vous avez été une bonne centaine à envoyer des nouvelles sur le thème de l'Humanité numérique! **Ce premier Prix de l'Ailleurs sera décerné lors du Numerik Games Festival**, dimanche 26 août dès 16h30 à Yverdon. Parrainé par la Maison d'Ailleurs et l'UNIL, ce nouveau concours récompense des auteurs motivés par la science-fiction. Largement ouvert, il s'est cependant adressé en priorité aux étudiantes et étudiants des Hautes écoles romandes. Première surprise du jury : les femmes investissent en force le genre. Dix textes ont été choisis pour publication. Parmi eux, trois premiers prix seront annoncés le 26 août en musique et avec une lecture d'extraits par la comédienne lausannoise Carine Barbey. numerik-games.ch

Miser sur le bon cheval

Connues pour leur impact sur le choix d'un partenaire sexuel, les odeurs semblent influencer jusqu'à la fertilité. Du moins chez le cheval. Reportage au haras d'Avenches, où des chercheurs de l'UNIL et de l'Institut suisse de médecine équine étudient les stratégies reproductives.

Mélanie Affentranger Textes
Fabrice Ducrest Photos

Athéna n'a pas franchi la porte de l'écurie que retentissent déjà les hennissements assourdissants de deux étalons. Des coups de sabots résonnent contre les parois des box des mâles. La jument, elle, circule librement dans le couloir central, renifle, se penche, tend la croupe, sent à nouveau... Aucun doute: Madame a un coup de cœur pour Esperanzo.

Tandis que nous observons cette étrange parade à travers la grille de la porte, Dominik Burger, responsable du site d'Avenches de l'Institut suisse de médecine équine, explique qu'une fois leur dévolu jeté sur un partenaire, les femelles sont intégrées à son « harem » durant 62 heures. Cette fois c'est Monsieur qui déambule à sa guise et interagit avec sa cour, à travers les portes des box.

« Pendant cette période, les juments sont inséminées artificiellement à deux reprises avec le sperme... d'un autre. Celui-ci, comme le veut la pratique dans les élevages, a été choisi sur catalogue par le propriétaire de la future mère et n'a aucun contact social avec elle », explique le vétérinaire. Esperanzo n'aura donc eu droit qu'aux préliminaires...

Stoïques face au vacarme, des dizaines de cigognes se pavanent fièrement sur les toits du Haras national suisse, à Avenches. « Quand les oiseaux arrivent, nous savons que les femelles commencent à être en chaleur », confie Dominik Burger.

Mâles aguicheurs

La cohabitation avec un « étalon stimulateur », proposée depuis peu à tous les propriétaires qui souhaitent faire inséminer leur jument, permet d'augmenter les chances de grossesse. Cet étonnant résultat est le fruit de travaux effectués en collaboration avec Claus Wedekind, professeur au Département d'écologie et évolution de l'UNIL. Les chercheurs ont en effet montré que le taux de gestation des femelles qui avaient été

détenues avec un mâle possédant un « complexe majeur d'histocompatibilité » (CMH) différent du leur était d'environ 55%. Contre seulement 35% chez les juments qui avaient été exposées à des partenaires au CMH similaire. Une différence importante, qui a surpris Claus Wedekind. « Le CMH est un ensemble de gènes qui joue un rôle important dans le fonctionnement du système immunitaire. Il peut également influencer les odeurs corporelles », explique le biologiste. Plus que les caractéristiques du donneur de sperme, ce sont ici les contacts sociaux avec l'étalon stimulateur – que la mère imagine être le père de son embryon – qui déterminent le sort de la gestation.

Éviter la consanguinité

Dans les années 90, le professeur avait mené la célèbre étude dite des « sweaty t-shirts » (littéralement « t-shirts moites »). Des femmes avaient alors senti des vêtements portés pendant deux jours par des hommes. Les résultats ont montré qu'une large majorité d'entre elles préféraient les odeurs corporelles des représentants de l'autre sexe qui possédaient un CMH – et donc un patrimoine génétique – différent du leur. Claus Wedekind avance plusieurs hypothèses pour expliquer ce phénomène.

« Il s'agit probablement d'un mécanisme biologique ancestral hérité d'une époque où les humains vivaient en communautés isolées. Il permettait alors d'empêcher que deux individus proches génétiquement ne s'accouplent. Choisir un partenaire dont le CMH est éloigné du vôtre permet automatiquement d'éviter la consanguinité et tous ses effets négatifs sur la descendance. » Il se pourrait aussi que la

préférence pour un compagnon dissimilaire permette d'optimiser le système immunitaire des enfants. Car, d'un point de vue évolutif, la diversité génétique favorise la résistance aux pathogènes.

Maman choisit

D'autres études réalisées par Dominik Burger et Claus Wedekind à Avenches ont également mis en évidence le rôle du CMH dans les stratégies reproductives des mâles. Pour illustrer leur propos, ils nous emmènent vers les bâtiments du centre de reproduction. En chemin, nous croisons apprentis écuyers, selliers, maréchaux-ferrants occupés dans les écuries.

Un étalon, déjà chaud, entre dans la pièce. Il renifle brièvement une jument. « Nous avons récemment montré que les mâles qui sont exposés, ne serait-ce qu'un bref instant avant d'éjaculer, à des femelles dont le CMH est dissimilaire produisaient davantage de sperme, et de meilleure qualité », indique Claus Wedekind.

Le CMH peut donc influencer la manière dont les partenaires se choisissent, mais pas seulement. Les récents travaux prouvent,



La jument Athéna (à gauche) se déplace librement dans l'écurie pour choisir son étalon préféré. Elle intégrera ensuite son « harem ».



Claus Wedekind de l'UNIL (à gauche) et Dominik Burger de l'Institut suisse de médecine équine collaborent depuis sept ans pour mieux comprendre les stratégies reproductives chez les chevaux.

pour la première fois, qu'il impacte aussi la fertilité. « En fonction de stimuli sociaux dépendant du CMH – ici olfactifs – la femelle estime si le mâle lui semble être un bon

père et décide si elle souhaite maintenir sa grossesse. Ou non. » Claus Wedekind et Dominik Burger tentent actuellement de comprendre à quel stade exact de la

gestation le choix a lieu. Selon eux, ce contrôle maternel sur la reproduction, observé chez les chevaux, pourrait s'appliquer à d'autres mammifères, y compris l'homme.



Les recherches sont menées sur des chevaux de la race des Franches-Montagnes du Haras national suisse à Avenches.



La présence d'une jument « animatrice » influence la qualité et la quantité de sperme dans l'éjaculat du mâle.

Attilio Bernasconi, doctorant du professeur en anthropologie Mark Goodale, revient d'un terrain en Colombie, où des guérillas résistent à l'armée dans un climat électoral porteur d'instabilité.

Dans la jungle avec les combattants



Le professeur Mark Goodale et son assistant Attilio Bernasconi utilisent les méthodes de l'anthropologie pour éclairer les réalités complexes du continent sud-américain. F. Imhof © UNIL

Nadine Richon

Atilio Bernasconi possède la double nationalité suisse et colombienne et cette situation particulière a favorisé son approche de l'un des derniers groupes de guérilleros latino-américains d'obédience marxiste, en lutte contre un système néolibéral qui, à ses yeux, creuse radicalement les inégalités dans cette région du monde relativement peu scrutée en Europe. En contact depuis quelques années avec des prisonniers, dont certains jadis très impliqués dans cette guérilla, il a pu bénéficier de leur aide pour accéder aux combattants actuels. Le fait d'être un doctorant

lausannois lui permet en outre de s'exprimer plus librement que s'il appartenait à une université colombienne. En effet, explique-t-il, «le pays est officiellement en paix et il serait scandaleux pour lui de reconnaître que la guerre civile continue».

Arrivé dans cette région de la Colombie Pacifique avec les moyens de l'observation participante et de la réflexivité (attention à l'effet produit par le chercheur sur ses interlocuteurs), le jeune anthropologue a passé quatre mois sur le «front occidental», qui est l'un des plus importants de l'armée dite de libération nationale (Ejército de liberación

nacional, ELN). Depuis que les fameuses forces révolutionnaires FARC ont déposé les armes pour normaliser leurs relations avec l'Etat, l'ELN reste la plus vivace des guérillas sud-américaines. Ancrée dans les régions afro-colombiennes parmi les plus pauvres du pays, cette armée, dont les effectifs sont flous car elle entraîne dans son sillage des militants et des sympathisants, est évaluée à un nombre entre 4000 et 6000 membres.

Côtoyer les combattants dans la jungle n'a pas été facile. Attilio Bernasconi se souvient encore de la tarentule posée sur sa chaussure alors qu'il discutait tranquillement

et des serpents dont il a appris à se méfier en dressant son lit pour la nuit. Parfois, la proximité de l'armée représentait aussi une source d'inquiétude. Première observation du jeune anthropologue : « Cette guérilla comble auprès des communautés les failles de l'Etat en termes d'infrastructure, de santé ou d'éducation. En même temps, elle ne fait que prolonger la guerre au risque d'entraîner dans la mort des jeunes désespérés. » Financièrement, précise-t-il, l'ELN vit des « impôts » qu'elle perçoit auprès des narco-trafiquants et des exploitants de mines d'or.

La présence américaine est fortement liée au trafic de drogue puisque les Etats-Unis investissent des millions de dollars par année dans un Plan Colombie

Le moment électoral actuel pourrait s'avérer porteur de changement.

censé assécher ce commerce, un système qui pousse le gouvernement local à acheter ses équipements militaires... aux entreprises privées américaines. Le pays, comme nombre de ses voisins, mais plus encore étant donné qu'il abrite pas moins de sept bases militaires états-uniennes, est placé largement sous l'influence de cette Amérique du Nord qui n'a pas renoncé, depuis plus de soixante ans, à son ingérence dans la région...

Qu'en est-il des élections dont le deuxième tour s'annonce quand s'écrit cet article ? « Le candidat de gauche Gustavo Petro, ancien maire de Bogota, pourrait peser favorablement dans la négociation avec les guérillas pour faire aboutir un processus de paix. Son opposant de la droite extrême Ivan Duque est en revanche farouchement opposé à tout

accord avec l'ELN, qu'il entend simplement liquider », décrit Attilio Bernasconi.

Une autre question affleure : que fait l'Eglise ? Le jeune observateur rappelle l'influence intellectuelle d'un prêtre, Camilo Torres, décédé dans un combat mené par cette guérilla dont il avait épousé les vues ; hormis quelques individus encore inspirés par la fameuse théologie de la libération, la hiérarchie catholique, désormais talonnée dans certaines régions par les sectes évangéliques (largement financées depuis les Etats-Unis), appuie les riches pro-

priétaires terriens et autres possédants qui laissent dans la misère la majeure partie de la population. Comme trop souvent, la religion entretient l'ignorance et même un racisme autoadministré par des minorités promptes à nier leur ascendance noire. Une réalité que l'on peine à imaginer, d'autant plus que ces descendants d'esclaves constituent entre 10 et 20% de la population. La défaillance de l'Etat, qui se contente selon Attilio Bernasconi d'exploiter les ressources naturelles en faveur d'une oligarchie, alimente donc la guérilla révolutionnaire d'une part et d'autre part des groupes religieux réactionnaires. Le moment électoral actuel pourrait s'avérer porteur de changement, estime le jeune homme qui compte bien se rendre encore sur le terrain pour compléter ses informations ; en attendant, pour lui, l'heure est à l'analyse et à la rédaction.

Selon le professeur Mark Goodale, la recherche effectuée par son doctorant est emblématique

de ce que l'anthropologie comme « technique intime » peut faire pour pénétrer un terrain très complexe et le faire apparaître à travers les expériences subjectives des interlocuteurs. Il s'agit de se projeter par-delà la façade des institutions et des discours élaborés. L'anthropologue ainsi immergé sur une longue durée acquiert une expertise forcément unique, non reproductible, ce qui donne au travail d'Attilio Bernasconi une portée originale qui peut dépasser les frontières. L'ambition du professeur Goodale est de constituer un pôle lémanique fort en études latino-américaines. Membre du comité d'une école doctorale récemment initiée dans ce domaine par l'Université de Saint-Gall, il estime l'UNIL particulièrement bien placée, par sa proximité avec de nombreuses institutions internationales, pour développer un volet anthropologique et politique sur l'Amérique latine, dont l'approche actuelle, notamment en Suisse alémanique, est plutôt ancrée dans la littérature.

LE « LABORATOIRE » BOLIVIEN

L'anthropologue Mark Goodale est un spécialiste de la Bolivie, petit Etat sud-américain sans accès à la mer, qu'il perçoit comme une sorte de niche à l'abri des grandes puissances, et dès lors susceptible de développer plus tranquillement un modèle mixte entre socialisme et capitalisme. Comme le rappelle le chercheur, alors présent sur place, ce pays fut « au bord de la guerre civile en 2008 et 2009 » ; aujourd'hui, le gouvernement exploite les ressources naturelles, en gaz notamment, d'une manière contrôlée tout en laissant l'agriculture vivre selon un modèle libéral qui ne la coupe pas des échanges mondiaux. Fin observateur depuis une dizaine d'années d'un processus révolutionnaire qui tente de s'institutionnaliser en s'appuyant sur une nouvelle Constitution, l'anthropologue signe avec *[Révolution]*, titre qu'il met volontairement entre crochets pour prendre en compte les forces hostiles, un livre qui fera date y compris par son chapitre intitulé « Chasing Evo », où il conte ses tentatives avortées de s'entretenir avec Evo Morales, lui qui a pu parler à plusieurs ministres et au vice-président...

Autre livre, collectif cette fois et richement illustré, *The Bolivia Reader* se présente comme une somme historique, culturelle et politique sur ce pays qui plonge ses racines dans la civilisation précolombienne. Au nombre des éditeurs de cette publication interdisciplinaire, Mark Goodale a rédigé les passages plus particulièrement consacrés à la culture. La sortie toute récente de cet ouvrage, en juin 2018, jette un éclairage panoramique sur ce pays qui a pris le contrôle de sa destinée pour sortir de la pauvreté.

On le voit, il faudra compter sur l'expertise acquise à la Faculté des sciences sociales et politiques dans le domaine de l'Amérique latine, une région encore trop souvent ignorée en Europe. Les étudiantes et étudiants qui suivent le cours de Mark Goodale se passionnent de plus en plus pour ce continent dont l'exploration exige certes un effort linguistique, allant si possible au-delà de l'anglais. Que ce soit en espagnol ou en portugais, les terrains d'aujourd'hui et de demain attendent les curiosités nouvelles.

LES ÉPISODES MÉCONNUS DU FOOTBALL SUISSE



Pourquoi les couleurs des maillots du FC Bâle et du FC Barcelone sont-elles les mêmes ? Pourquoi des clubs suisses portent-ils des noms anglais ?

A l'heure du Mondial, *Allez savoir !* revient sur l'histoire du football helvétique.

**À lire dans *Allez savoir !*,
le magazine de l'UNIL**

Le magazine de l'UNIL est disponible en version électronique complète sur le net, ainsi que pour tous les *smartphones* et tablettes.

www.unil.ch/allezsavoir

A la recherche de pistes pour contrer les fake news

Une conférence internationale sur les *fake news* lors de référendums se tiendra fin août à l'UNIL. Objectif pour les dix-sept spécialistes qui s'exprimeront: lutter contre un mal qui gangrène le système démocratique.

Delphine Neyaga

Référendum sur le Brexit, campagne sur l'indépendance de la Catalogne ou votation annulée à Genève après que le contenu de la brochure explicative a été jugé partial: les exemples récents de désinformation lors de campagnes de votation émaillent l'actualité suisse et internationale.

Trois professeurs du Centre de droit public de l'UNIL organisent les 30 et 31 août une conférence internationale interdisciplinaire à Dorigny sur ce vaste sujet. L'occasion pour eux de rappeler que les informations mensongères, communément appelées *fake news*, mettent en péril notre système démocratique et qu'il est pressant d'agir.

Question de confiance

« Le développement de la désinformation touche un point central de nos sociétés: le lien entre démocratie et liberté d'opinion. Si la population est désinformée, la formation des choix collectifs devient hasardeuse. La liberté d'opinion, qui suppose une information de qualité, s'en trouve compromise », résume Sandrine Baume, coorganisatrice du colloque. Un avis partagé par son collègue Vincent Martenet, qui estime que les *fake news* posent la question fondamentale de la confiance. « La démocratie repose sur la confiance. Les informations erronées sont donc susceptibles de mettre à mal notre système politique, spécialement lorsqu'elles émanent des autorités », assène le professeur.

Si le phénomène n'est pas nouveau, il a pris une dimension particulière avec l'avènement d'Internet et des réseaux sociaux. « Les médias sociaux sont une caisse de résonance dont les coûts d'entrée et les filtres à l'information sont extrêmement faibles », souligne Sandrine Baume. De quoi s'inquiéter quand on sait qu'aux Etats-Unis environ 62% de la population s'informent via les réseaux sociaux, indique la professeure associée.



Sandrine Baume, Vincent Martenet et Véronique Boillet ont organisé le colloque. F. Imhof © UNIL

Mais qu'en est-il en Suisse? Le trio peine à répondre de manière définitive en l'absence de recherches sur le sujet. L'impact des réseaux sociaux sur la création de l'opinion ou le profil des acteurs qui auraient tendance à propager de l'intox est peu voire pas documenté. « Les politiques se sont emparés du sujet, des études vont débiter, mais actuellement nous manquons de données. Pourtant il y a urgence à comprendre », lance Sandrine Baume.

Des pistes à étudier

Pour les trois chercheurs, ce colloque interdisciplinaire doit justement permettre d'étudier des pistes pour contrer la manipulation du citoyen. « Beaucoup de propositions émergent, mais à ce stade elles sont assez tâtonnantes », reconnaît la professeure associée Véronique Boillet, qui insiste de son côté sur le respect de la liberté d'expression.

Parmi les remèdes évoqués: l'augmentation des moyens alloués au contrôle des faits (*fact-checking*), une meilleure sensibilisation de la population, davantage de place accordée aux arguments des comités référendaires dans les brochures de votation, le renforcement

du dispositif judiciaire ou encore l'utilisation d'algorithmes pour démasquer les *fake news* sur le Net.

C'est donc dans une logique d'interdisciplinarité que les dix-sept conférenciers qui s'exprimeront à Dorigny, dont près de la moitié proviennent d'universités étrangères, se pencheront sur cette problématique. Les spécialistes lausannois tâcheront de confronter le modèle helvétique à ce qui s'est fait, se fait ou s'envisage dans d'autres systèmes politiques. « La Suisse présente un intérêt particulier au vu de la place qu'elle réserve au référendum, juge Vincent Martenet. Nous croyons par ailleurs à la pertinence d'une démarche comparative basée sur les expériences faites dans différents Etats ainsi que sur les réflexions qui y sont menées, mais tenant aussi compte du contexte propre à chaque pays. »

« Misinformation in referenda »,
30-31 août 2018 dans l'aula de l'IDHEAP.
Conférence en anglais. Entrée libre,
inscription obligatoire jusqu'au 24 août.

 unil.ch/droitpublic/misinformation

L'ACTUALITÉ DE L'UNIL AU QUOTIDIEN



> UNIL.CH/ACTU

Unil
UNIL | Université de Lausanne

Et si la nature avait des droits

L'homme est-il l'espèce la plus évoluée? A-t-il le droit de vie et de mort sur son environnement? Combien coûte une rivière polluée? Qui pour défendre la nature? Autant de questions que soulève Antoine Refondini, doctorant en droit, dans la thèse qu'il consacre à la réparation du préjudice écologique.

David Trotta

Depuis l'émergence dans les années 1970 de l'écologie profonde, la question de l'impact de l'homme sur son environnement n'a cessé de prendre de l'importance. Cette préoccupation s'est imposée jusque dans les plus hautes sphères politiques et déchaîne, aujourd'hui plus que jamais, les passions. Une réalité qui rend complexe le travail de l'appareil juridique. « Les Etats-Unis se sont montrés précurseurs dans ce domaine, souligne Antoine Refondini, qui consacre une thèse à la réparation du préjudice écologique. Ils ont par exemple été les premiers à créer des parcs naturels, avec cette conscience qu'ils disposent de richesses à protéger. » Le pays de l'Oncle Sam s'est aussi distingué du point de vue de la loi. « Le droit américain garantit la protection de toutes les ressources naturelles contre les atteintes provoquées par l'homme. De même, il garantit un arsenal de mesures à disposition de l'Agence pour la protection de l'environnement pour restaurer ce qui a été détruit et infliger des sanctions financières. »

Les problèmes

Du côté éthique, voire philosophique, cette thématique relance le débat sur le rapport qu'entretient l'homme avec la nature. « Nous vivons depuis longtemps dans une société visant toujours plus de croissance, qui place l'homme au centre de son système. Ses partisans croient que celle-ci aurait la capacité de résoudre tous les problèmes, y compris celui de notre impact sur l'environnement. Mais plus on croît, plus on lui porte atteinte. » L'économie, et donc l'industrie, n'est toutefois pas seule en cause. « Nous avons un passé religieux qui nous dit clairement que l'environnement est au service de l'homme. La science a aussi joué un rôle, dans le sens où elle s'est attelée à comprendre la nature pour essayer de mieux la dominer. Les choses ont évidemment changé, mais modifier les mentalités et les comportements demande plus de temps. »

Sur le plan technique, la question centrale est celle de la définition. Savoir ce que comprend la notion d'environnement, dire ce qu'est une

atteinte, désigner des responsables et chiffrer les atteintes. « Suite à la catastrophe de l'*Erika*, la France a essayé de fixer des montants. Mais les valeurs restent très compliquées à calculer. Elles se basent le plus souvent sur le marché sans toujours prendre en compte les services que la nature rend à l'homme. » Antoine Refondini prend pour exemple une étude de l'Institut national de la recherche agronomique et du Centre national de la recherche scientifique de 2005 établissant que le service rendu par les abeilles se chiffrerait, pour l'année en question, à 153 milliards d'euros. Soit le 9,5% de la valeur de la production alimentaire mondiale.

Les propositions

Dans la dernière partie de sa thèse et en se basant sur les lois adoptées par d'autres pays, Antoine Refondini propose différentes

mesures que pourrait prendre la Suisse afin d'intégrer pleinement le préjudice écologique dans son cadre juridique. « L'idée serait de créer une loi globale afin que la Suisse reconnaisse le préjudice écologique. Créer ensuite une loi sur la responsabilité environnementale qui permettrait de disposer de mécanismes juridiques en vue de l'indemnisation du préjudice. Parmi ces mesures, il faudrait par exemple envisager la création d'une sorte de tuteur de la nature, une autorité indépendante comparable à la Commission de la concurrence, mais spécialisée en matière de protection de l'environnement. Elle aurait pour mission de faire cesser les atteintes et de procéder aux mesures de réparation. »



Pour Antoine Refondini, la Suisse devrait emprunter un chemin similaire à celui pris par les Etats-Unis, qui disposent d'un arsenal juridique pour protéger l'environnement et infliger des sanctions. F. Imhof © UNIL

Rencontre avec Thomas Flahaut, étudiant à la Faculté des lettres, auteur d'un premier livre remarqué et antenne romande de l'Association des Autrices et auteurs de Suisse AdS.

« La littérature est une pratique tout terrain »

Nadine Richon

Il a 27 ans et tisse avec son époque un dialogue décalé au point d'imaginer une catastrophe nucléaire dans nos parages familiers, de nommer un bouleversement dont notre société s'applique au contraire à taire la possibilité. Thomas Flahaut vient de signer aux Editions de l'Olivier un premier roman remarqué. Lui qui pourtant doit renouveler tous les six mois son permis B, alors qu'il effectue la deuxième année de son Master en français moderne, tente de construire sa vie dans un pays où il a déjà suivi un cursus à l'Institut littéraire suisse de Bienne (Haute Ecole des arts de Berne). Né à Montbéliard au sein d'une famille de frontaliers, il a étudié le théâtre à Strasbourg avant de s'établir en Suisse, où il travaille régulièrement pour subvenir à ses besoins durant ses études. Depuis quelques semaines à l'antenne romande de l'Association des Autrices et auteurs de Suisse AdS, il conjugue son intérêt pour l'écriture et son envie de favoriser la cause de ses confrères et consœurs.

Thomas Flahaut, écrire est-ce un métier viable ?

Thomas Flahaut : Ça peut l'être, oui. Je ne suis pas le porte-parole de l'AdS mais disons que nous travaillons à améliorer la vie des autrices et auteurs, notamment en faisant passer l'idée d'une rémunération pour toutes leurs prestations, que ce soit une conférence, une lecture ou un débat... Le principe vient d'être adopté au Salon du livre de Genève, par exemple. C'est un mouvement qui s'affirme en France et ailleurs. Nous ne sommes pas en avance sur cette question, surtout en Suisse romande. En Suisse alémanique il y a plus d'émulation, plus d'auteurs et une densité éditoriale incomparable. Cela devrait pousser les Romands à ne pas s'isoler. En mai aux Journées littéraires de Soleure, je me suis senti appartenir à une communauté sans frontières. Au Livre sur les quais à Morges, comme à Genève, il y a encore cette volonté de segmenter, de mettre les gens dans une case, auteur suisse, français, célébrité, or la littérature se fiche de ça ou gagnerait à s'en



Thomas Flahaut apparaît dans la nouvelle sélection du « Roman des Romands », un prix qui sera décerné en 2019 par 500 élèves des écoles secondaires de Suisse romande. F. Imhof © UNIL

ficher. S'affranchir de ces étiquettes rend plus heureux quand on veut vivre de son travail d'écrivain.

Vous faites cependant des études universitaires ?

Comme d'autres jeunes auteurs je suis passé par l'Institut littéraire suisse de Bienne, où mon mentor était Noëlle Revaz, dont les commentaires m'ont été précieux dans l'élaboration et surtout la réécriture de ce qui est devenu mon premier roman. Suivre ce cursus permet de s'ouvrir à la critique. Il n'y a pas de formatage des futurs auteurs mais on développe une aptitude à retravailler les mots, les phrases, la structure... Je suis même devenu un obsédé de la ponctuation ! Il faut savoir profiter du regard d'autrui, éditeur, collègue ou simple ami, pour arrêter aussi le processus et abandonner le texte à son destin. Il s'agit d'adopter une attitude professionnelle par rapport à l'écriture. Je ne vise pas un autre métier. Poursuivre maintenant un master en Lettres n'entre pas dans un plan professionnel de substitution. Quitte à vivre très modestement. À partir du moment où on se dit qu'on verra bien, ça donne une grande liberté.

Etudier les grands auteurs, c'est important ?

Je ne suis pas né dans la culture bourgeoise et, pour mes parents, la lecture d'œuvres littéraires a été une conquête. Au départ, j'étais encore dans une interrogation par rapport aux études littéraires. Même en étant un bon lecteur déjà et en faisant des études qui me plaisaient, une question me taraudait : à quoi ça sert ?... Le fait d'écrire m'a permis de me débarrasser de ce genre de questions et de m'approcher plus facilement d'auteurs que je trouvais intimidants quand j'étais à l'école. Flaubert par exemple. Découvrir et travailler un livre comme *L'Education sentimentale* a été un choc. Et encore plus avec des auteurs contemporains, peut-être, car Flaubert étant mort, on a le droit de ne pas se sentir écrasé par lui. Alors que la sortie d'un livre de Leslie Kaplan, Maylis de Kerangal ou Nathalie Quintane, pour moi, c'est une leçon. Etudier tout en

TU N'AS RIEN VU À FESSENHEIM

L'écriture de Thomas Flahaut nous conduit par petites touches descriptives dans un paysage de désolation postnucléaire qui n'est pas sans évoquer *La Route* de Cormac McCarthy. En moins atroce car il y a dans *Ostwald* des rires de jeunesse et des amours naissantes. Ce premier roman fait se croiser notamment un trio composé de deux frères et de leur amie Marie, qui vivent en Alsace, pas très loin de Strasbourg et de son Parlement européen. N'ont-ils rien vu à Fessenheim ? On peut le penser tant les informations en provenance de la fameuse centrale leur parviennent au compte-goutte. L'ambiance installée par l'auteur pointe la faiblesse de l'Etat avant, pendant et après la catastrophe. Un Etat réduit à sa part policière, voire militaire. Même si on peut ne pas partager cette vision très sombre de Thomas Flahaut, son livre, découpé en chapitres parfois très brefs qui entretiennent une forme de suspense, emporte le lecteur, qui ne le lâche pas. *Ostwald*, Editions de l'Olivier

écrivain me permet aussi de dédramatiser et d'aborder ce travail critique non pas à la légère, mais comme un jeu. Je suis d'avis qu'encourager la pratique de l'écriture à l'université est une bonne chose. C'est ce que fait un professeur comme Jérôme Meizoz dans ses ateliers.

La formation académique peut-elle enrichir votre travail d'écrivain ?

En suivant le cours de stylistique donné par Gilles Philippe, je me suis rendu compte que je savais certaines choses intuitivement. Maintenant je peux les formuler, cela me donne des outils concrets pour parler de mon travail et cela m'aide aussi dans la phase d'élaboration du texte, ce moment parfois long où il faut le concevoir dans sa tête. L'université me donne une filiation littéraire, des exemples, les modèles sont là, pas dans l'industrie qui fabrique les célébrités.

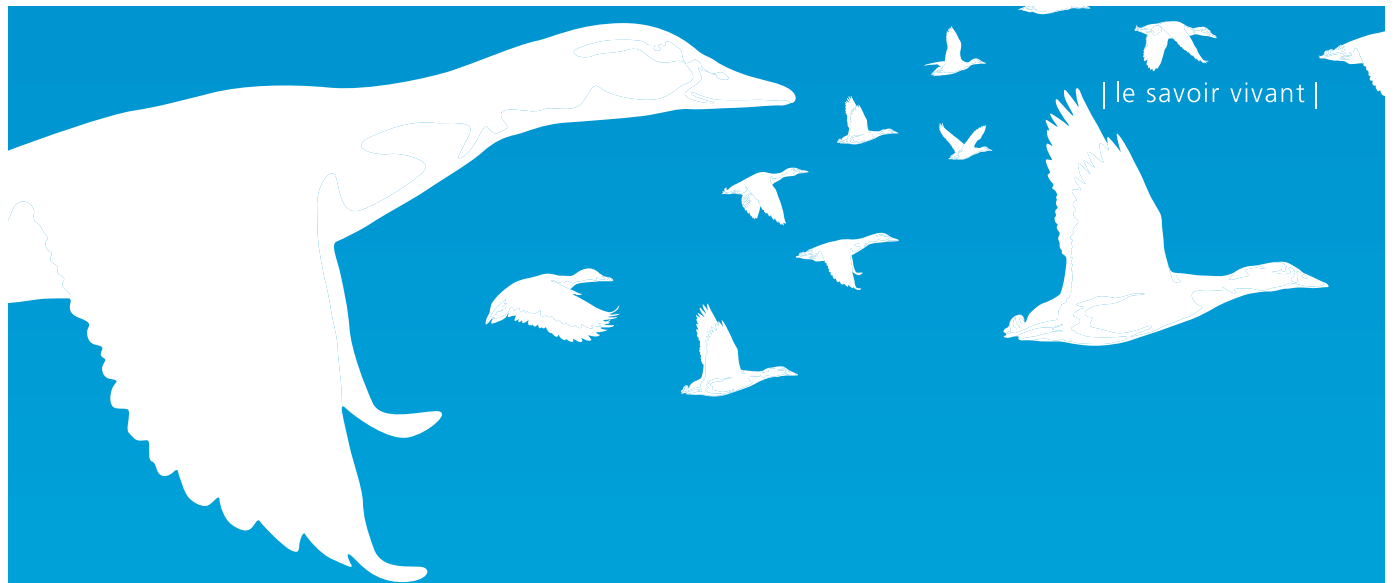
C'est quoi être un auteur ?

Un écrivain n'est spécialiste de rien et on pourrait dire que c'est ça sa spécialité. Si mon premier roman résonne avec la question du nucléaire, de l'emploi et de l'avenir de la jeunesse, des domaines que je connais bien et qui me concernent d'un point de vue personnel et politique, je n'écris pas sur ces questions. J'essaie d'écrire depuis le monde, de saisir ce qui le traverse. L'écrivain, pour moi, doit être au

milieu du monde, écrire depuis la mêlée, pas à l'extérieur, pas en surplomb. Prendre position par rapport au présent, mais toujours par la médiation de la littérature, pour donner de l'épaisseur au réel que je décris, me décentrer, voilà comment je vois mon travail d'auteur.

Vous évoquez aussi une forme de vagabondage...

La notion de frontière n'est pas pertinente pour moi. Je tente de la remettre en question dans ma vie et mon travail. Il faut se mettre en position de recevoir ce qui se passe ailleurs, ne pas s'enfermer dans un genre, dans sa région, sa langue, parce que notre seul pays, comme Franz Hohler l'a dit il y a quelques semaines à Soleure, c'est les mots. Beaucoup de jeunes auteurs romands ne se replient pas sur eux-mêmes. Ils ont un imaginaire littéraire qui se moque bien des frontières entre les genres et les nations et travaillent de plus en plus en collectif. Ça me plaît. J'ai cofondé un groupe baptisé Hétérotrophes : nous signons des livres en commun, nous concevons des performances. Pour ma part, je collabore en ce moment à la rédaction d'un scénario avec le cinéaste lausannois d'origine iranienne Kaveh Bakhtiari. Pour un jeune romancier, c'est important d'essayer de se déplacer un peu, comme ici en allant vers une écriture qui aura disparu dans le film. Jeter son texte à la fin, c'est libérateur.



ALUMNIL

Le réseau des diplômé·e·s de l'UNIL



**VOUS ÊTES DIPLÔMÉ·E DE L'UNIL ?
REJOIGNEZ-NOUS!**
unil.ch/alumnil

Pour plus d'information :
UNIL | Université de Lausanne
Bureau des alumni
Email : contact.alumnil@unil.ch
Téléphone : +41 21 692 20 88

Unil
UNIL | Université de Lausanne
Réseau ALUMNIL

Nous allons mieux

Doctorante en sciences sociales, Audrey Linder consacre une thèse au parcours de réinsertion de patients souffrant de pathologies psychiques. Elle questionne la façon dont s'articulent les dimensions individuelle et collective.

David Trotta

Certains n'y arrivent pas. Pourtant ils doivent apprendre à trouver un équilibre. Preuve que guérir d'une maladie psychique est un travail au long cours, parfois impossible, où se mêlent de nombreuses dimensions. Davantage encore quand il s'agit de viser la réinsertion en société. C'est l'une

Dans le cadre de sa thèse, la doctorante s'est donc intéressée aux transformations dans le champ de la psychiatrie. « Le concept de rétablissement est né de mouvements de patients aux Etats-Unis, de survivants de la psychiatrie, tels qu'ils se nomment. Ils ont œuvré pour montrer qu'on peut se rétablir d'une maladie psychique, en insistant sur la notion d'espoir par exemple. »

induisait un certain nombre de problèmes. La chronicisation par exemple. » Apparaît enfin le champ de la psychiatrie communautaire, dont l'idée consiste à ne plus exclure les patients du reste du monde.

En Suisse romande, il faut attendre 2004 pour voir apparaître les premiers articles parlant du rétablissement. Puis 2013 dans le canton de Vaud pour qu'un rapport, basé sur ce concept, prône une meilleure coordination entre les établissements accueillant des personnes souffrant de pathologies psychiques. « Jusque-là, les choses étaient plutôt séparées entre les dimensions sanitaire et sociale. »

Sur le terrain

La doctorante a réalisé une ethnographie de deux ans au sein d'une unité de réhabilitation dans un centre de l'Est vaudois. Le but d'une telle structure ? Donner un cadre et rétablir du lien. Sorte de tampon entre l'hôpital et la société. « Cette unité accueille des patients dont les troubles ont des conséquences importantes sur leur vie quotidienne et qui s'inscrivent sur le long terme. » L'organisation d'une journée type se construit autour du repas de midi. Elle commence par un appel, la détermination des rendez-vous, qu'ils soient médicaux ou pour la recherche d'un logement voire d'un emploi, puis l'attribution de tâches, telles que les courses, la vaisselle ou mettre la table.

Audrey Linder a en dernier lieu mené des entretiens auprès d'anciens patients qui lui ont permis d'appréhender comment, au cours du processus, se reconstruit un « je », mais aussi les différents « nous » auxquels se rattachent, ou non, les malades. « Cette unité est une communauté de transition. Le « nous » est donc évolutif. » Il subit différentes transformations entre le moment de l'arrivée dans l'établissement et la sortie.



Audrey Linder entame la rédaction de son travail de thèse portant sur la réinsertion de patients psychiatriques.
F. Imhof © UNIL

des réalités qu'aborde Audrey Linder dans sa thèse. La doctorante met un accent particulier sur l'articulation entre l'individuel et le collectif, où se joue souvent la construction d'un nouveau soi, en même temps qu'elle évoque l'évolution du contexte politique dans le domaine de la santé mentale en Romandie.

Le sens des mots

En dehors de questions médicales, la réinsertion est aussi une affaire de concepts. Car parler réinsertion, donc réintégration à la vie en commun, c'est penser rétablissement. « Or cela suppose de se centrer sur l'individu », précise Audrey Linder.

Ces groupes émergent au cours des années 1970, en partie pour contrer certains théoriciens. Emil Kraepelin par exemple, qui décrit en 1913 la *dementia precox*, ancêtre de la schizophrénie, comme maladie dégénérative. Au cours de cette époque, les spécialistes conçoivent une stabilisation, mais pas d'amélioration de l'état des patients. « Ils se font entendre particulièrement au cours d'une période qui cristallise de nombreuses dimensions. L'apparition de neuroleptiques dans les années 1950 a permis de gérer un certain nombre de symptômes. Puis est apparu le phénomène de désinstitutionnalisation de la psychiatrie. Avant, on envoyait les gens à l'asile pour qu'ils y terminent leur vie. La discipline a donc dû se réorganiser, puisque le système

Compter fleurettes

De 300 à 3000 mètres, des chercheuses sillonnent les Alpes vaudoises pour inventorier la végétation et analyser les sols. Leur but : comprendre les changements simultanés de ces deux éléments depuis les années 70. Reportage dans le sublime vallon de Nant.

Mélanie Affentranger Textes
Fabrice Ducrest Photos

« Ils ont tous la même tête. Quelle cochonnerie, ces carex ! » Assises en tailleur, le sourire aux lèvres, Carmen Cianfrani et Aline Buri tentent de déterminer à quelle espèce exacte appartient ce « cauchemar du botaniste ». Plongées dans les livres, rien ne semble distraire les deux chercheuses à l'Institut des dynamiques de la surface terrestre. Même pas le somptueux décor qu'offre le vallon de Nant, au-dessus des Plans-sur-Bex. Devant elles, un carré de 2 mètres sur 2 qu'elles ont précisément localisé à l'aide d'un GPS, puis délimité avec une ficelle. Un entrelacs de boutons d'or, dents-de-lion, gentianes, que les spécialistes ne manquent pas de nommer par leurs noms latins. *Taraxacum* est quand même plus élégant que « pissenlit ».

Les deux biologistes mènent actuellement une étude dans toutes les Alpes vaudoises pour comprendre comment les plantes et, surtout, les sols dans lesquels elles poussent ont évolué dans le temps. Après de fastidieuses recherches, Aline Buri a mis la main sur des données collectées dans les années 70 par un botaniste employé au canton. « En recoupant les différentes notes manuelles qu'il a laissées – recensements de végétaux, relevés de sols et cartes – nous avons réussi à retrouver les endroits étudiés à l'époque », indique la doctorante. A l'heure actuelle, 112 d'entre eux ont ainsi pu être revisités avec l'aide de Sébastien Tesson, étudiant en master.

Comme aujourd'hui, les chercheuses passent à chaque fois plusieurs heures à répertorier avec précision tout ce qu'elles observent. Un travail qui nécessite une connaissance fine des fleurs, mais pas seulement. « Souvent, c'est à la forme, à la texture et aux nervures des feuilles que l'on différencie les espèces », explique Aline Buri.

Sol, la clé

« Un peu dur, mais on a vu bien pire ! » Pelle en main, Carmen Cianfrani saisit une motte de



Carmen Cianfrani (à gauche) et Aline Buri s'intéressent à la manière dont les sols et la végétation des Alpes vaudoises ont coévolué au cours des cinquante dernières années.

terre à chaque coin du carré. Versés dans un sachet, les échantillons sont conservés dans une glacière.

Ce sont précisément les sols qui constituent le cœur de la thèse d'Aline Buri. La mission du Laboratoire d'écologie spatiale (Ecospat), dirigé par Antoine Guisan, consiste à étudier la distribution des espèces, qu'elles soient végétales ou animales, entre autres. « Pour cela, nous créons des modèles informatiques, dits 'prédictifs', explique Aline Buri. Le développement de ces outils nécessite de comprendre quels facteurs peuvent influencer la présence ou l'absence d'une espèce à un endroit donné. » Par exemple la température, les précipitations ou l'ensoleillement. Et si ces variables topo-climatiques sont fréquemment utilisées pour modéliser la végétation, d'autres semblent plus difficiles à inclure. « Tout ce qui est caché sous terre est mal connu... Mon objectif est de mieux cartographier les sols pour

ensuite pouvoir intégrer ces données dans nos modèles prédictifs. »

De retour dans les laboratoires du Géopolis, Carmen Cianfrani et Aline Buri commencent par sécher la terre avant de la tamiser. Azote, pH (acidité), carbone, phosphore, granulométrie (taille des grains), l'analyse des 112 échantillons a nécessité près de six mois de travail.

« En comparant nos résultats avec ceux des années 70, nous avons constaté que la composition du sol avait énormément varié, indique Aline Buri. A basse altitude, la quantité de carbone (principal constituant de la matière organique) a plus que doublé en cinquante ans, probablement à cause de l'influence humaine. Les fertilisants utilisés dans l'agriculture peuvent en effet pousser la végétation à surproduire. Davantage de déchets organiques, et donc de carbone, passent ainsi dans les sols. » Une tendance similaire,



Les chercheuses, ici dans le vallon de Nant, réalisent des inventaires floristiques dans toutes les Alpes vaudoises.



L'analyse du pH (acidité) d'un échantillon de terre est réalisée dans les laboratoires du Géopolis.



Définir l'espèce exacte n'est pas toujours tâche aisée.

bien que moins prononcée, a été constatée en altitude. « Nous pensons qu'il s'agit là d'une conséquence du réchauffement climatique. Les stocks de carbone augmentent car des régions hautes, devenues plus favorables, accueillent des plantes qui ne s'y trouvaient pas auparavant. »

L'analyse des inventaires floristiques montre que la structure de 60% des communautés de plantes a changé. Une explication avancée: la forêt reprend ses droits sur les prairies et pâturages désormais abandonnés par l'homme, une tendance très largement observée à travers les Alpes. Les chercheuses poursuivent

actuellement leurs travaux pour comprendre si des espèces inféodées à des milieux très spécifiques (par exemple grand froid) ont eu tendance à décliner à cause des changements climatiques.

Les données de leur étude seront ajoutées aux nombreuses autres, collectées depuis 2002 et répertoriées dans la plateforme RechAlp (rechalp.unil.ch). Elles serviront également au projet IntegrAlp, coordonné par Carmen Cianfrani, qui cherche à intégrer les différents parents pauvres de la modélisation des plantes: la pédologie (sols), l'hydrologie (cycle de l'eau) et la géomorphologie (reliefs).

 unil.ch/ecospat



Des échantillons de terre sont prélevés à chacun des quatre coins de la zone délimitée.

Découvrez les magazines de l'UNIL sur vos tablettes et smartphones



Allez savoir! et l'uniscope (le magazine du campus) peuvent être consultés partout, grâce à leurs versions pour tablettes et smartphones. Leur contenu est enrichi de vidéos, de sons, de galeries photographiques et de liens.

*Disponible via Google Play
et App Store.*

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Parler genre avec Tolkien

Une journée de formation continue destinée aux enseignants d'anglais au secondaire est consacrée au Moyen Âge et à la manière dont il peut servir de point d'accès à des questions d'actualité. Quelques explications de l'un de ses coorganisateur, Boris Vejdovsky.

David Trotta

Le Moyen Âge a longtemps été dépeint comme berceau de la barbarie. L'injustice y aurait régné en maître, la gastronomie se limitait aux plats dégoulinant de viandes sur les tables des puissants, le tout sur fond de boue et de sorcellerie. Un moment de l'histoire chrétienne qui jouit pourtant bien d'un regain d'intérêt, notamment dans et grâce à la fiction qui s'affaire à redorer son blason. Mais pas seulement. En témoigne la journée de formation continue UNIL-EPFL du 7 septembre à destination des enseignants d'anglais au secondaire. « Cette période était réservée, au niveau universitaire, à une tranche de passionnés. Le Moyen Âge a ensuite été popularisé de façon inattendue, explique Boris Vejdovsky, coresponsable de la journée. On peut par exemple penser aux romans de Tolkien qui ont conduit un public plus large à s'y intéresser. » Une tendance que le maître d'enseignement et de recherche constate aussi chez les étudiants.

Éclairer le présent

Cette formation vise en partie à explorer les manières dont la culture et les textes médiévaux peuvent être abordés de façon convaincante et intéressante. Mais aussi à utiliser ce matériel en tant que point d'accès vers de nombreuses thématiques très actuelles. « Nous vivons une époque de plus en plus dématérialisée et interconnectée, dans un faisceau de relations qui devient illisible. Internet en est un exemple. Le monde médiéval permet d'examiner des questions contemporaines, dans une matérialité, une temporalité et une spatialité lisibles. » Des fictions telles que *Game of Thrones*, *Le Seigneur des Anneaux* ou *Vikings* constitueraient ainsi des entrées en matière lorsqu'il s'agit de parler d'enjeux de pouvoir, de genre, de migrations.

Une manière de dire que l'univers médiéval est plus simple? Pas vraiment. « C'est une hypothèse, mais je pense qu'il y a une fascination pour un monde complexe, offrant en même temps une épistémologie plus approchable que celle d'aujourd'hui, où nous pouvons avoir l'impression que tout nous file entre les

maines. L'adaptation du Moyen Âge dans la culture populaire permet de dégager des lieux, des personnages, des atmosphères. Quelque chose d'incarné. Le passé est particulièrement intéressant quand il se transforme en verre grossissant pour analyser notre monde. »

Le bon médium

Le Moyen Âge doit aussi une partie de son regain d'intérêt aux canaux qui le remettent sur le devant de la scène. Outre la littérature et le cinéma, il se décline par exemple en séries télévisuelles léchées, et plus récemment encore sous forme de jeux vidéo. Toujours adaptés selon les nouvelles demandes et exigences de consommation. « Je trouve cette transformation du médiéval en format contemporain fascinante. Lorsqu'un auteur écrit, il le fait pour un format précis. Les Américains ont par exemple longtemps écrit pour le cinéma. Aujourd'hui, ils le font davantage selon les codes

de séries labellisées Netflix. Ce qui change la grille de lecture. » Et donc l'appréciation d'un genre, d'un époque, d'un thème.

Raison pour laquelle Boris Vejdovsky fait appel au théoricien de la communication Marshall McLuhan: « Le médium est le message. Si on avait continué à lire des fabliaux, je ne suis pas sûr que le monde médiéval serait aussi populaire. Pour reprendre l'exemple de Tolkien, il a fallu qu'il transforme cet univers dans le format de son époque pour qu'il acquière une telle popularité. » Renforcée, voire définitivement établie, avec l'adaptation cinématographique de sa saga au XXI^e siècle.

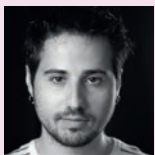
Medievalism and literary representations of the past

Formation continue UNIL-EPFL
Vendredi 7 septembre
Payant et sur inscription
formation-continue-unil-epfl.ch



Selon Boris Vejdovsky, l'adaptation du Moyen Âge dans la culture populaire offre une grille de lecture du monde contemporain. F. Imhof © UNIL

COUP DE CŒUR



de David Trotta

JUST PUSH PLAY

Le rock'n'roll pour les fifties. Le yé-yé pour les sixties. Le disco pour les seventies. Chaque décennie s'est construite au gré de modes, d'événements, de fantaisies capillaires, de coupes de pantalons. Mais aussi, et surtout, sur des bandes sonores caractéristiques. C'est précisément ce que propose **PLAYLIST**, la dernière exposition à voir aux Docks à Lausanne, jusqu'au 29 juin.

Pour l'occasion, la salle de concert met en lumière le travail de l'illustrateur et graphiste lausannois Alain Robert, qui a croqué nombre de leaders charismatiques de groupes de rock majeurs. La plupart ayant officié entre la fin des années 1980 et le début des années 2000. Soixante-cinq portraits viennent donc habiller les murs métalliques du premier étage. S'y côtoient ainsi Dan Auerbach (The Black Keys), Jack White (The White Stripes, The Raconteurs), Lenny Kravitz, Dave Grohl (Foo Fighters, Nirvana), etc.



© Alain Robert

Bande-son oblige, l'artiste propose aussi de redécouvrir des titres marquants de chacune des personnalités dessinées, un peu façon caricature. Des choix parfois évidents, mais pas toujours. Car certaines sont simplement de véritables machines à tubes. Par exemple Kurt Cobain, rattaché par Alain Robert à *My Girl*, en

référence à l'interprétation live livrée par Nirvana lors du célèbre *Unplugged in New York*. Alors que le visiteur pense aussi, et peut-être avant tout, à *Smells like Teen Spirit*, *Come as You are* ou encore *Lithium*.

Mélange de genres et d'époques, les réalisations, toutes au format cahier de croquis, comprennent des stars du blues telles que BB King, des figures plus contemporaines comme Ed Sheeran, voire des écarts vers des styles plus éloignés, la soul avec Stevie Wonder ou le rap avec Ice-T. Un travail à découvrir aussi via le compte Instagram **@alaindessin**.

PLAYLIST, expo Alain Robert

Les Docks, jusqu'au 29 juin

Entrée libre en semaine, de 17h à 18h

Alain-robert.ch | docks.ch

Le tac au tac de Nicolas Perrin

Par Francine Zambano

Si vous étiez une recherche concernant l'évolution?

Une recherche que je fais actuellement. Je travaille sur l'évolution du déterminisme du sexe, un sujet par lequel les gens se sentent très concernés.

Si vous aviez une baguette magique?

C'est dangereux, les baguettes magiques, il peut y avoir des effets pervers à vouloir faire le bien de cette façon. Et ce serait trop facile. Il faut mériter les choses.

Votre animal favori?

J'adore les escargots! J'ai fait ma thèse sur eux, c'est un animal paisible et calme.

Si vous étiez un roman?

Kafka sur le rivage de Haruki Murakami. J'aime ce côté onirique typiquement japonais.

Si vous étiez un personnage de fiction?

Je suis trop ancré dans le quotidien pour rêver à être un personnage de fiction.

Si vous étiez une chanson d'amour?

La chanson des vieux amants, de Jacques Brel, chantée par Melody Gardot, c'est magnifique.

Si vous étiez une série TV?

J'aime bien les séries glauques comme *La Trêve*, qui regorge aussi de petites lâchetés.

Petit, vous vouliez être...

... moine. J'ai eu une éducation religieuse, puis quand je me suis rendu compte que Dieu n'existait pas, ça a perdu de sa pertinence.

Qu'est-ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL?

Le campus est une pure merveille. Je relève aussi le soutien indéfectible de toutes les instances universitaires pour la recherche fondamentale.



Nicolas Perrin, professeur au Département d'écologie et évolution, qui donne sa leçon d'adieu le 21 juin. F. Imhof © UNIL

Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL?

Arriver à la Banane à midi et constater que toutes les tables de la terrasse sont occupées.

La plus importante invention de toute l'histoire de l'humanité?

Le langage, la parole, c'est ce qui fait l'homme.

Quels sont vos hobbies?

J'ai une relation fusionnelle avec mon jardin!

Qui suis-je?

concours



© DR

Pascale Giller du secrétariat du Bachelor de la Faculté des géosciences et de l'environnement, a reconnu **Massimiliano Giacardi** et remporte donc le tirage au sort.

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Qui se cache derrière:

AUTEUR - MYSTÈRES - LIVRE

Merci d'envoyer vos suggestions à

uniscopes@unil.ch

Impressum

ISSN 1660-8283 | Uniscopes, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | **uniscopes@unil.ch**, **www.unil.ch** | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **David Trotta (D.T.)** + **Nadine Richon (N.R.)** + **Mélanie Affentranger (M.A.)** + **David Spring (D.S.)** + **Delphine Neyaga (D.N.)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteurs **Marco Di Biase** + **Fabienne Trivier** | Photo couverture **Fabrice Ducrest** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Photolitho **Images3 Lausanne** | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, **marina.bokanovica@go-uni.com**

Les propos tenus dans l'*uniscopes* n'engagent que leurs auteur-e-s.

